

ENTRE MAJORATIONS AMBIGUËS ET MINORATIONS CRÉATRICES : LA TRADUCTION DES ÉPOPÉES ORALES D'AFRIQUE ET D'ASIE EN LANGUES OCCIDENTALES

Claudine Le Blanc

Université Sorbonne Nouvelle/CERC

SÉMANTIQUE DU MINEUR

123

Le terme « mineur » est affecté en français—et dans les autres langues ayant hérité du comparatif latin—d'une redoutable plasticité. S'appliquant aussi bien à un individu jeune destiné, sauf accident, à devenir majeur, qu'à un mode musical construit par altération à partir du majeur, il se fait volontiers ambigu et labile, à l'image de ce qu'il désigne, tantôt état doué de devenir, tantôt produit fixé d'un devenir passé. C'est cette relativité qu'ont exploitée Deleuze et Guattari dans leur concept de « littérature mineure », utilisé depuis la fin des années 1970, conformément à la définition donnée par ses auteurs, pour désigner la littérature « qu'une minorité fait dans une langue majeure » (29). Le terme est cependant venu à être appliqué aussi, de façon extensive et sans doute révélatrice des efforts menés depuis une vingtaine d'années pour penser la mondialisation de la littérature, à une littérature dans une langue *mineure*, éventuellement traduite dans une langue majeure. Deleuze et Guattari, qui sémantisent de façon originale et quelque peu provocante l'expression « littérature mineure » au début du troisième chapitre de *Kafka. Pour une littérature mineure*, ne visaient toutefois pas des langues ou des littératures qui seraient mineures par essence ou en raison d'un état de fait, mais des usages et plus encore des processus de minoration que, loin de vouloir empêcher, ils souhaitaient valoriser en ce qu'ils bousculent les fonctions du langage dans une langue donnée :

Se servir du polylinguisme dans sa propre langue, faire de celle-ci un usage mineur ou intensif, opposer le caractère opprimé de cette langue à son caractère oppresseur, trouver les points de non-culture et de sous-développement, les zones de tiers-monde linguistiques par où une langue s'échappe, un animal se greffe, un agencement se branche. Combien de styles, ou de genres, ou de mouvements littéraires, même tout petits, n'ont

qu'un rêve : remplir une fonction majeure du langage, faire des offres de service comme langue d'État, langue officielle ? [...] Faire le rêve contraire ; savoir créer un devenir-mineur. (49-50)

124 Au sein de la littérature mondiale, comprise comme canon aussi bien que comme ensemble des circulations littéraires, soumis l'un comme l'autre à un régime de compétition (Casanova), l'aspiration au majeur reste pourtant la règle, non seulement pour la plupart des productions littéraires, mais aussi dans le discours critique et académique qui s'y attache, en particulier lorsqu'il s'agit de littérature ressentie comme minorisée, qui se réclamera alors volontiers de la « littérature mineure ». Ce contresens apparent dans l'usage de la notion de littérature mineure n'est peut-être toutefois que la réplique de la distorsion que les deux philosophes français ont fait subir aux propos de Kafka dans son *Journal* à la date du 25 décembre 1911, qui portaient bien sur des « petites littératures » (*kleine Literaturen*, « littératures mineures » dans la traduction française de Marthe Robert), à savoir la littérature juive de Varsovie et la littérature tchèque (Casanova 287 ; Gauvin). Faut-il dès lors abandonner un concept aussi équivoque ? Certains le suggèrent, et le font (Khair). Dans la pratique, on note que les critiques qui l'utilisent aujourd'hui ont tendance à n'en retenir qu'un aspect, « la déterritorialisation, la dimension collective et la dimension politique » plutôt que la dimension linguistique (Garnier 7) ou, au contraire, le principe de « l'action d'une minorité dans une langue majeure » et non « les caractéristiques telles qu'elles ont été définies par Deleuze et Guattari (branchement sur l'immédiat-politique, agencement collectif d'énonciation et déterritorialisation de la langue) » (Santini).

Ressaisi, ainsi que l'entendaient Deleuze et Guattari, comme processus, le concept de littérature mineure garde cependant une puissance d'analyse singulière pour rendre compte de phénomènes littéraires d'une grande ambivalence touchant aussi bien à la langue qu'à la politique, et tout particulièrement des ré-énonciations translinguistiques que sont les traductions. On voudrait ici évoquer le cas des traditions orales épiques non occidentales, auxquelles ne pensaient sans doute ni Kafka, ni Deleuze et Guattari mais qui, à bien des égards, exemplifient un mouvement double de majoration et de minoration que la notion de littérature mineure contribue à appréhender. Composées pour beaucoup dans des langues non dominantes en termes symboliques, elles se lisent principalement en traductions, qui sont aussi parfois des transcriptions, si bien qu'en existant au sein de la littérature mondiale selon une double altération (du médium linguistique et des modalités d'énonciation), elles se montrent inséparables de processus qu'elles donnent à voir dans une affinité certaine avec les enjeux de la littérature mineure, à condition de redonner à la terminologie de Deleuze et Guattari, par-delà les contresens et malentendus—et peut-être grâce à eux—le *jeu* qu'elle ambitionnait de faire advenir.

DEVENIR MAJEUR

Les épopées orales sont des textes mineurs au sens premier, quantitatif, c'est-à-dire marqués, du point de vue des productions écrites, par la minoration, voire le manque : moins connus, moins diffusés, sans auteur identifié le plus souvent, dépendant d'une transcription et, parfois, d'une traduction. Le *Cambridge Companion to the Epic*, par exemple, n'inclut pas de chapitre sur la tradition orale, car il retient une définition littéraire de l'épopée : « texts that were written in verse and that, in length, content, and style, clearly make reference to their predecessors, thereby constituting and situating themselves within a distinctive literary tradition » (Bates x). Si une telle définition convient bien à la tradition littéraire européenne moderne et postcoloniale, construite dans une forte intertextualité d'imitation et de contestation, elle exclut les traditions, souvent très éloignées de l'aire européenne, qui fonctionnent selon un autre sens du mot « tradition » : transmises oralement, en une ré-énonciation continue d'un récit qui fait sens pour une communauté plus ou moins petite, partageant une langue et un imaginaire communs.

125

Depuis le XIXe siècle cependant, les épopées orales non européennes circulent plus largement, et apparaissent dans les littératures occidentales sous forme de mentions, de résumés, d'adaptations libres et de traductions. À la faveur de cette circulation, les traditions épiques d'Afrique et d'Asie ont gagné en notoriété et même en célébrité. La première traduction en langue occidentale de l'épopée tibétaine du roi Gesar, par exemple, épopée qui est chantée dans toute l'Asie centrale, en langues tibétaines et mongoles principalement, est une version russe publiée en 1836 par le missionnaire morave Isaac Jacob Schmidt, d'après une version mongole publiée à Pékin en 1716. Né à Amsterdam en 1779, envoyé par son église auprès des Kalmouks, un sous-groupe mongol établi depuis le XVIIe siècle au sud de la Russie, Schmidt avait appris le kalmouk ainsi que l'écriture mongole classique, et devint membre de l'Académie russe des sciences à Saint-Petersbourg où il passa le reste de sa vie. Traduite en allemand en 1839, la version de Schmidt fut suivie au début du XXe siècle d'une traduction anglaise abrégée réalisée par un autre missionnaire morave, August Hermann Francke (1870-1930), nommé à Leh (Ladakh) en 1896, qui fut le premier professeur de tibétain à l'université de Berlin, et qui recueillit lui-même une version du Bas-Ladakh entre 1905 et 1909. Par la suite, au XXe siècle, l'étude du *Gesar* a connu un développement spectaculaire, avec une étude complète de la littérature du *Gesar* en 1942 par le tibétologue russe George de Roerich (1902-1960), de nombreuses éditions de textes et études (par le linguiste russe Nicholas Poppe, le spécialiste de mongol autrichien Walther Heissig, le tibétologue français d'origine allemande Rolf Alfred Stein), et un nombre conséquent de traductions. En 1931, la traduction française de l'exploratrice franco-belge Alexandra David-Neel (1868-1969) et de son fils adoptif Lama Yongden (1899-1955), traduite deux ans plus tard en anglais, ouvre une longue série d'éditions et de réimpressions. Avant de publier en 1959 son ouvrage de référence *Recherches sur l'épopée et le barde au Tibet*, Rolf A. Stein (1911-1999) donne ainsi en 1956 une tra-

duction française des trois premiers volumes, copiés par lui, de la version xylographe compilée au début du XXe siècle par un moine érudit de Lingsang (ou Ling, petit royaume des provinces orientales du Kham au nord-est de Derge, l'un des grands centres anciens d'impression tibétains, aujourd'hui dans le Sichuan). Deux autres épisodes sont traduits dans les décennies suivantes, l'un en allemand en 1965, sur la base de manuscrits recueillis à Amdo, l'autre province orientale, par Matthias Hermanns (1899-1972), un missionnaire de la congrégation catholique de la Société du Verbe Divin (SVD) qui voyait dans l'épopée le produit préboudhique des interactions des nomades du nord-est du Tibet avec les nombreux autres peuples de la steppe de l'Asie intérieure ; l'autre en français en 1977 par l'ethnomusicologue Mireille Helffer, qui réussit à enregistrer dans la région de Lhassa l'épisode entier de la course de chevaux, dont elle a transcrit et traduit les parties chantées en indiquant les airs typiques.

126 Une nouvelle vague de traductions, en anglais cette fois, s'est produite au tournant des XXe et XXIe siècles : après les récits du bouddhiste Douglas J. Penick (1996, traduits en français en 2003, et republiés sous un nouveau titre en 2009), une traduction littérale des gravures sur bois de Lingsang a été réalisée avec la collaboration de Lama Chonam, moine tibétain établi aux États-Unis en 1992, par deux érudits américains du bouddhisme tibétain, Sangye Khandro et Robin Kornman (1947-2007). Ce dernier fut l'élève de Chögyam Trungpa Rinpoché (1939-1987), un moine prolifique et controversé ayant fui le Tibet en 1959 et fondé en Occident un réseau de centres bouddhistes du nom de Vajradhatu, au sein duquel il a développé une voie séculière de pratique de la méditation, la lignée Shambhala. Intitulée *The Epic of Gesar of Ling: Gesar's Magical Birth, Early Years, and Coronation as King*, cette traduction a été publiée en 2012-2015 avec un avant-propos du Dalai Lama par Shambhala Publications, une maison d'édition américaine indépendante—sans rapport avec le réseau Shambhala, précise un bandeau sur le site internet des éditions—dont la « mission » est : « To publish books—rooted in wisdom traditions—that focus on inner transformation, enlightened living, alleviating the suffering of samsara, and countering *spiritual materialism* » (« Our Vision and Mission »). Le terme *samsara* est commenté en note de la façon suivante : « While samsara is an Indic word describing the cycle of suffering described in Buddhism and Hinduism, we use it here in a universal sense with the view that the root of all our suffering can only be alleviated through spiritual development ». Un autre élève de Chögyam Trungpa Rinpoché, David Shapiro, a publié en 2019 un récit plus court et plus accessible intitulé *Gesar of Ling: A Bardic Tale from the Snow Land of Tibet*.

Ce rapide aperçu des avatars de *Gesar* dans les langues occidentales donne une idée de la façon dont le texte en un peu plus d'un siècle et demi a circulé de façon de plus en plus large, grâce à la traduction, jusqu'en Europe et en Amérique, en une expansion géographique qui s'est doublée d'une majoration axiologique. Sur le site du *Light of Berotsana Translation Group*, fondé par Sangye Khandro et Lama Chonam « to bring the precious Buddhadharma to students and to provide resources for future generations of practitioners », et ce par la traduction, l'épopée est présentée comme « a true

treasure of Tibetan culture that, due to the Tibetan diaspora, now incorporates itself within the Western canon of great philosophical and religious works » (“*The Epic of Gesar of Ling*”). C’est bien un « devenir-majeur », pour reprendre la terminologie de Deleuze et Guattari, qui se laisse ici repérer, consacré par l’inscription de *Gesar* en 2009 au Patrimoine culturel immatériel de l’humanité de l’UNESCO. Le dossier de candidature, présenté par la République populaire de Chine, était rédigé en anglais et en français, conformément à la réglementation de l’UNESCO.

Une telle majoration par la traduction dans les grandes langues occidentales n’est pas sans soulever des problèmes méthodologiques et théoriques bien connus : souvent publiée en l’absence de la textualisation originale de la performance—c’est ce que regrette Helffer dans l’avant-propos de son livre, où elle souligne que dans la traduction de Hermanns, par exemple, aucune référence n’est faite au texte tibétain (Helffer 2)—la traduction crée un texte littéraire qui se substitue au grand nombre de versions à travers lesquelles l’épopée prend sens dans des contextes de performance très locaux, parfois initiatiques (Kesteloot et Dieng 97), réarticulant à chaque fois l’héritage du passé et les enjeux du présent (Le Blanc). Dans le cas de *Gesar*, il apparaît par ailleurs assez clairement, comme nous y reviendrons, qu’un texte littéraire s’est progressivement imposé dans le monde occidental, celui des institutions bouddhiques.

127

Comme le montre *Gesar*, la traduction dans les langues occidentales privilégie en outre les épopées régionales au détriment d’épopées plus locales, parfois encore non traduites comme c’est le cas pour de nombreuses épopées indiennes, par exemple. En Afrique, autre site majeur de production épique, l’épopée mandingue de *Soundiata*² a ainsi bénéficié d’une extraordinaire promotion au XXe siècle par le biais de traductions en français et en anglais, au point où elle est maintenant étudiée dans les universités américaines dans le cadre de cours de premier cycle sur la littérature ou l’histoire du monde (Jansen, « The Sunjata » 14). Or, il s’agit d’une histoire diffusée dans une grande partie de l’Afrique de l’Ouest, transmise par tradition orale en de nombreuses versions et dans plusieurs langues, et qui occupe une place très importante dans la culture ouest-africaine. Un chapitre lui est consacré par James Tar Tsaaior dans *A Companion to World Literature* (2020), « *The Sundiata Epic and the Global Literary Imaginary* », qui analyse ce phénomène duquel il participe : placé à la fin du volume traitant de la période médiévale (601-1450), il met en corrélation le succès planétaire actuel de l’épopée et l’importance historique de son protagoniste, fondateur de l’empire du Mali au XIIIe siècle, dont l’histoire est connue principalement par l’épopée. En revanche, l’épopée peule de *Silâmaka et Poullôri*, absente des régions orientales du monde peul, est restée jusqu’à date récente moins bien connue dans le monde anglophone³ et seuls quelques épisodes ont été traduits en français depuis les années 1930 (Bâ et Kesteloot ; Seydou ; Vieillard). Dans l’introduction de leur ouvrage de référence sur *Les épopées de l’Afrique noire*, Lilyan Kesteloot et Bassirou Dieng prennent acte de ce régime à double vitesse en reconnaissant la limite de leur entreprise, qui est celle de l’existence d’une traduction : « nous n’avons tenu

compte que *des textes déjà transcrits et traduits en anglais ou en français* » (15).

La traduction en anglais ou en français est ainsi la condition de la majoration, mais aussi, plus radicalement, de la reconnaissance ; et elle orchestre une première majoration : les épopées majorées par la traduction sont les « grandes » épopées, ou les épopées « des grands ». Elles illustrent un processus qui, loin de créer « un devenir-mineur », témoigne d'une collusion avec des pouvoirs de toutes sortes, à commencer par le pouvoir colonial. Si *Gesar* a suscité l'intérêt des missionnaires et des savants russes au XIXe siècle dans la logique du Grand Jeu, les colons et administrateurs coloniaux français ont joué un rôle décisif dans la littérisation de *Soundiata*, et dans leur sillage les élites africaines francophones (Derive). Après les traductions françaises des manuscrits arabes et des versions orales de l'épopée dès la fin du XIXe siècle, des versions littéraires ont en effet été produites en français par des Africains, notamment les étudiants de l'École normale William-Ponty fondée en 1903 à Saint-Louis du Sénégal pour former les cadres de l'empire colonial français en Afrique de l'Ouest et développer une culture franco-africaine. Ces versions ont été rédigées en français, et c'est également en français que l'historien guinéen Djibril Tamsir Niane (1932-2021) a écrit sa version courte et élégante de l'épopée d'après le griot Mamadou Kouyaté, qui a été publiée en 1960 et traduite en anglais en 1965 (et plus tard en allemand, portugais, espagnol, italien, arabe, slovène, tchèque, russe et norvégien). C'est grâce à la traduction française, et aux traductions de cette traduction, que *Soundiata* a été introduit dans le monde occidental, où il s'est enraciné au point d'avoir pu être considéré comme une des sources du film de Disney, *The Lion King* (1994) (Paterno).

De la puissance coloniale au *soft power* global, sans oublier la politique culturelle chinoise au Tibet qui patrimonialise le *Gesar* en tant qu'épopée populaire d'une vaste zone tibéto-mongole que les élites tibétaines auraient négligée, les épopées orales en traduction semblent bien loin de ce devenir-mineur vanté par Deleuze et Guattari. Ces récits restent prisonniers d'une cartographie coloniale, postcoloniale voire postpostcoloniale—enregistrant, en ce qui concerne *Gesar*, le transfert du pouvoir économique et culturel de l'Eurasie au monde atlantique au cours du XXe siècle—où ils sont traduits en fonction des intérêts dominants et selon les catégories produites par ces derniers. Le rôle joué par les missionnaires dans la reconnaissance de *Gesar* ne peut être dissocié de leur prosélytisme qui les conduit à voir en l'épopée une « épopée nationale » (Hermanns), malgré l'inadéquation de la notion européenne de « nation » pour les peuples mis en scène dans l'épopée, et pour l'épopée elle-même. Et cela est également vrai des traductions plus récentes dites « dharmiques » (« conformes à la Loi », en sanskrit *dharma*), publiées par des comités de traduction, comme Padmakara pour le français, ou Nalanda et Berotsana pour l'anglais. Ces comités réunissent, autour de maîtres tibétains ayant fui l'invasion chinoise, des adeptes engagés dans la voie bouddhique dont le but n'est pas tant de faire un travail scientifique ou de faire connaître une littérature peu connue que d'œuvrer « pour le bien des êtres », selon la formule en vigueur dans le bouddhisme Mahayana, en mettant à la disposition des lecteurs des textes sacrés susceptibles de les faire progresser.

Même si ces traducteurs sont des universitaires reconnus, comme Robin Kornman qui fut professeur de littérature comparée à l'Université du Wisconsin-Milwaukee, leur allégeance à une doctrine n'est pas sans poser problème, d'autant que la promotion du bouddhisme tibétain est indissociable d'une entreprise de lobbying politique en Occident, comme le montrent les implantations successives de Shambhala Publications, l'éditeur de la traduction de 2012 préfacée par le Dalaï Lama. Fondée à Berkeley en 1969, elle a déménagé en 1976 à Boulder, dans le Colorado, pour se rapprocher de l'Institut Naropa, une université bouddhiste privée, avant de s'installer à Boston en 1986 à côté du *Christian Science Center*, puis de revenir à Boulder en 2015.

Cela est d'autant plus problématique que le bouddhisme de *Gesar* n'est pas originel : née dans un milieu marqué par la tradition religieuse bön, antérieure mais aussi parallèle au bouddhisme⁴—ces questions font précisément l'objet de vives discussions, qui ne sont pas seulement académiques—l'épopée ne s'est que peu à peu imprégnée de bouddhisme. Les clercs tibétains n'ont d'ailleurs entrepris de la fixer que tardivement, et l'on sait que la lecture ou la récitation des épisodes de l'épopée était interdite dans certains monastères (Gauthard 179). D'où la remarque faite par R.A. Stein en ouverture de sa traduction en 1956 :

129

Lorsqu'on se propose d'étudier la civilisation et l'histoire proprement tibétaines, on se heurte à une grande difficulté. À chaque pas, le bouddhisme de l'Inde et de l'Asie centrale s'interpose comme un voile épais. [...] Les sources tibétaines elles-mêmes, y compris les textes historiques, sont l'œuvre des représentants de l'Église lamaïque qui ont fait de l'histoire politique et sociologique du Tibet un sujet de lecture édifiante. [...] De ce point de vue, l'épopée de *Gesar* ou de *Kesar* est un document des plus précieux. (Stein, *L'épopée tibétaine* 1-2)

Mais ce n'est plus le cas dès lors que le texte est devenu, en Occident, une œuvre canonique du bouddhisme, en un mouvement de devenir-majeur bien repéré, quelques années après les propos de R.A. Stein, par Roberte Hamayon, spécialiste française des cultures nord-asiatiques, qui s'interroge :

Pourquoi le bouddhisme a-t-il choisi la voie (et la voix) de l'épopée pour se propager ? En quoi l'épopée se prête-t-elle à ce rôle didactique de véhicule idéologique ? Est-ce pour être le support d'un modèle héroïque, familier de longue date aux populations d'Asie centrale ? En quoi sa forme contribue-t-elle à la propagation du dogme ? (Hamayon 109)

Ces remarques sur le devenir-majeur de *Gesar* en Asie centrale même, rapprochées des effets de délocalisation produits par la traduction, font cependant apparaître l'ambivalence potentielle de celle-ci, et la possibilité d'un retournement. La prise en compte des enjeux de pouvoir cristallisés dès l'origine autour de l'épopée permet en effet d'envisager de manière nouvelle les traductions des épopées orales dans les langues occidentales, à rebours des redoublements de domination qui sont généralement observés dans les flux de traductions (Casanova). Si elles déjouent leurs usages locaux—parfois autoritaires—, les traductions ne peuvent-elles pas alors leur conférer la valeur d'une littérature mineure, au sens de Deleuze et Guattari ?

ÉPOPÉES, TRADUCTION ET DEVENIR-MINEUR

Le devenir-mineur se joue alors à deux niveaux, et dans deux langues. Il est d'une part possible de voir dans la torsion opérée par la traduction dans les langues majeures un déclassement, par déterritorialisation, des traditions orales dominantes—l'épopée étant en général, dans les cultures où elle existe, le genre oral dominant, récité par des professionnels, associé à des rituels et enrôlé par le pouvoir, comme le rappelle James Tar Tsaaior qui souligne, en reprenant les analyses de Bhabha sur la dimension narrative de la nation, qu'en Afrique de nombreux royaumes et empires se sont appuyés sur la puissance des grands récits épiques (Tsaaior 1306). La déterritorialisation des épopées extra-européennes engage, d'autre part, un travail du « mineur » au sein des littératures de langues majeures.

130 Dire que la traduction d'une épopée centrasiatique ou africaine la coupe du contexte de performance dans lequel les mots prononcés prennent sens peut de fait s'entendre aussi comme une réplique inattendue de la triple coupure qui a contraint l'écriture de Kafka selon Deleuze et Guattari—impossibilité de ne pas écrire, impossibilité d'écrire en allemand, impossibilité d'écrire autrement qu'en allemand (Deleuze et Guattari 29-30)—coupure à laquelle fait écho *Le Monolinguisme de l'autre* (1996) de Jacques Derrida dans le portrait que le philosophe fait de lui-même, coupé à la fois de la langue et de la culture arabe et berbère, de la langue et de la culture française, et de la mémoire juive et de son idiome. Accorder une valeur dynamique à la coupure, c'est dire, en effet, non pas seulement que des traditions sont déracinées et, au sens propre, malentendues, mais que des textes « non littéraires », et à certains égards « illisibles », sont introduits dans les canons occidentaux, au risque de les perturber. Par-delà les effets connus de défamiliarisation de la langue que produit toute traduction pour peu qu'elle ne soit pas trop ciblée, il suffit de penser à la fécondité de ce que l'on peut appeler aujourd'hui la fiction ethnographique qui se présente comme le recueil de traces supposées de cultures imaginaires,⁵ pour comprendre le potentiel de rupture de ces traductions, perturbant les représentations comme les évidences linguistiques.

Envisager la traduction des épopées comme travail du mineur invite aussi à se pencher de façon plus précise sur les conditions nouvelles d'énonciation de ces traditions épiques, en croisant les méthodes des disciplines littéraires et ethnographiques avec celles de l'histoire des sciences. Sont très remarquables, de ce point de vue, les parcours professionnels et spatiaux des figures de médiateurs culturels évoquées précédemment. Un savant comme Isaac Jacob Schmidt, membre d'une église protestante féroce persécutée dans sa Bohême natale avant de devenir l'un des premiers grands mouvements missionnaires, a vu sa famille ruinée par la crise économique qui suivit l'occupation des Pays-Bas par Napoléon, et a choisi d'émigrer en Russie, où il opéra un nouveau déplacement géographique et intellectuel pour s'imposer comme l'un des premiers spécialistes du mongol. Francke, autre Morave de Silésie, qui montra un intérêt remarquable pour les dialectes du tibétain (et pas seulement du tibétain classique), fut interné au début de la Première Guerre mondiale

en Inde—où il ne put retourner après la guerre—avant d’être rapatrié et de servir d’interprète dans un camp de prisonniers militaires indiens en Roumanie. On pourrait multiplier de telles observations à propos des passeurs de *Gesar* : Roerich, fils d’artistes et d’explorateurs théosophes, formé à d’innombrables langues orientales à Saint-Petersbourg, Londres, Harvard et Paris, a effectué de longues expéditions avec sa famille en Asie centrale avant de choisir de retourner en URSS en 1957 ; Poppe, né en Chine, a été recruté comme interprète par les Allemands dans le Caucase occupé, puis a émigré aux États-Unis. Stein enfin, issu d’une famille juive de Poméranie, fasciné par les langues et par l’occultisme, partiellement autodidacte, a émigré en France en 1933, servi pendant la Seconde Guerre mondiale comme interprète en Indochine où il a été fait prisonnier par les Japonais, puis a épousé une Vietnamiennne, etc. Autant de personnalités d’érudits migrants, engagés dans leur temps, parfois à leur corps défendant, qui n’ont rien à voir avec des « savants en chambre », et qui ne sont pas sans déranger l’idée même du *scholar*, et du savoir distancié et désintéressé. De fait, ces parcours déterritorialisés, interculturels et translinguistiques, soumis aux dominations, voire aux persécutions politiques et religieuses, à l’image des parcours accomplis par les traductions, ne sont pas sans implication sur la nature même du savoir produit : aussi versé dans le monde sinisé que dans le monde indianisé, aussi philologue qu’ethnologue, Stein développa une étude de l’Asie qui ne la divisait pas selon des partitions politiques ou ethniques, tout en se montrant—et cela n’est pas indifférent—sensible aux pratiques *mineures*—au sens propre—des cultures, comme en témoigne *Le monde en petit* (1942), étude qui le fit connaître et qu’il avait consacrée aux jardins miniatures du Vietnam où sont plantées de petites figurines représentant des personnages religieux, alors qu’il avait eu l’occasion d’assister au spectaculaire dernier culte du ciel et de la terre rendu par l’empereur Bao Daï (Liyang).

131

L’affiliation religieuse ou spirituelle—qui est aujourd’hui le fait des moines tibétains poussés à l’exil—, l’attrait récurrent pour l’occultisme—l’empreinte théosophique, par exemple, de Roerich ou de David-Neel, publiée par Adyar—peuvent aussi être reconsidérés sous cet angle, dans la mesure où ils témoignent, au tournant du XXe siècle en particulier, d’une inquiétude métaphysique de l’Occident et d’une volonté de dépasser les particularismes religieux dans la rencontre avec la pensée orientale. Qu’elles aient joué un rôle dans cet ébranlement du majeur, ou qu’elles en soient simplement l’expression, les traductions de traditions épiques extra-occidentales s’inscrivent dans une démarche d’exploration des « points de non-culture et de sous-développement » (Deleuze et Guattari 49) des langues (et des cultures) occidentales. On sait que Kafka s’est également intéressé à la théosophie dans les années 1910 : le récit de sa visite en 1911 à Rudolph Steiner, alors théosophe, dans son *Journal* en témoigne (Kafka, *Œuvres* 33-35).

Le concept de mineur tel qu’il est élaboré par Deleuze et Guattari peut ainsi nous aider à sortir de la fausse alternative entre deux formes de primitivisme dans l’appréhension des épopées orales : la science philologique occidentale, d’une part ; les politiques culturelles telles que le programme de « préservation » de *Gesar* mené par

les autorités chinoises, d'autre part. Il nous rappelle que les processus de majoration des épopées orales ne sont jamais exempts d'un travail politique et esthétique souterrain de sape du majeur, quel qu'il soit : la déterritorialisation opérée par la traduction dans une langue majeure, que ce soit dans la collection française des « Classiques africains » d'Armand Colin, l'« Oxford Library of African Literature » ou la série indienne « Kannada Classical Texts in Translation », dont le deuxième volume est un recueil d'extraits de traditions épiques (C.N. Ramachandran, Padma Sharma ; voir Tarakeshwar), interroge la définition du « classique » et de la « littérature » au sein du canon européen comme au sein du canon indien, où ce sont la littérature sanskrite et les littératures vernaculaires régionales qui se trouvent distribuées respectivement dans les rôles de majeure et mineures.⁶ L'identité du transcripateur-traducteur est, de ce point de vue, décisive : publier en anglais en Inde n'est pas nécessairement une allégeance à la langue coloniale et globale ; ce peut être aussi une façon de faire exister, en Inde et hors d'Inde, une Inde marginale et marginalisée.

- 132** Il y a donc une grande ambivalence dans la ré-énonciation en langues majeures d'épopées orales originellement en langues non dominantes (du moins à l'échelle globale), et il faudrait sans doute, pour rendre compte des processus de majoration/minoration qu'elle entraîne, adopter d'une part des échelles d'analyse variées, s'intéresser d'autre part moins aux textes eux-mêmes dans leur écriture, qu'à leurs lectures et usages (à commencer par leur transcription-traduction). Il deviendrait alors possible d'imaginer une place pour les épopées orales dans la littérature mondiale qui non seulement n'effacerait pas ce que nous pouvons appeler, après Deleuze et Guattari, la qualité mineure des traditions textuelles minorisées—l'épopée fait aussi entendre, de façon plus ou moins équivoque, le discours du conte, en donnant à voir le triomphe d'un Soundiata, l'enfant maltraité de la co-épouse négligée ou, pour reprendre les termes de Lilyan Kesteloot et Bassirou Dieng, « l'enfant infirme (?) d'une mère bossue et d'un père influençable » (Kesteloot et Dieng 97)—mais qui rendrait compte de leur aptitude à *fabriquer* de la minorité. L'exemple de *Soundiata* donne à voir l'extraordinaire créativité suscitée par une traduction, en l'occurrence celle de Djibril Tamsir Niane qui, rompant avec la mythification autant qu'avec les pratiques secrètes, « restitue le dit, mais aussi le non-dit, l'implicite, dont le griot manding s'abstient » (Kesteloot et Dieng 104). Les traductions savantes, parfois bilingues, de diverses versions du Mali, de la Guinée, de la Gambie, qui rappellent à la fois le souvenir de l'empire médiéval mandingue⁷ (majoration) et le fait qu'un texte n'existe que dans la pluralité de ses représentations (minoration), se sont multipliées dans des dispositifs variés, portant parfois le nom du griot, parfois celui du savant, parfois les deux (Conrad et Condé ; Innes ; Jansen et al. ; Johnson, *The Epic of Sunjata*, *The Epic of Son-Jara* ; Kamissoko ; Suso, Kanute et al.). Plus remarquablement encore, de nouvelles créations africaines ont fleuri sur différents supports—ce qui invite à prendre aussi en considération la matérialité des premières transcriptions-traductions et en particulier les effets produits par les divers systèmes graphiques utilisés, tibétain, cyrillique ou latin par exemple pour *Gesar*— : réécritures par des écrivains

parfois issus de familles de griots (Diabaté ; Laye), transposition théâtrale mettant en avant des personnages féminins, mais interrogeant aussi les carrières politiques dans l'Afrique contemporaine (Diakité-Kaba), versions musicales comme celles de l'Ensemble instrumental du Mali (*Sunjata ou l'épopée mandingue*, 1976), Tidiane Sy (*Soundiata Keïta, quand un homme africain entre dans l'Histoire*, 2009), et Rokia Traore (*Dream Mande Djata*, 2017) ; et films comme ceux de Dani Kouyaté (*Keïta ! L'Héritage du griot*, 1995) et Africa Toon (*Soundiata Keïta, le réveil du lion*, 2014). La circulation de certaines de ces créations collectives, et souvent politiques, a dépassé le cadre de l'Afrique, et le complexe qu'elles forment avec les réécritures occidentales, non seulement le film de Disney, mais aussi les innombrables albums illustrés pour enfants ou la pièce de Patrick Mohr, créée en Australie en 1988, ou encore le roman d'un militaire français (Chauvancy), reste à analyser.

« Mineur » et « majeur » ne sont donc pas seulement relatifs ; ils sont liés : c'est ce que l'analyse de Deleuze et Guattari permet de mettre en lumière, dans sa dimension paradoxale et les chausse-trapes de son application. Quand les deux auteurs insistaient sur les divers usages possibles des langues par la littérature et l'écriture des écrivains, nous avons voulu ici souligner la diversité des usages politiques possibles des œuvres, et la fécondité, parfois inattendue, des déterritorialisations traductives. Le *Gesar* bouddhique était, et est encore, un instrument de domination, comme il est une arme de résistance. On pourrait en dire autant, bien sûr, de Kafka lui-même, l'écrivain qui illustre la littérature mineure au sens de Deleuze et Guattari et qui est utilisé aujourd'hui comme une référence majeure dans l'enseignement et la recherche en littérature.

133

NOTES

1. Conformément à l'usage aujourd'hui, je reprends la graphie sans accent qu'Alexandra David-Neel avait choisie pour son nom, tout en maintenant la prononciation [nɛl].
2. Je retiens ici l'orthographe de Lilyan Kesteloot et Bassirou Dieng, on trouve aussi « Soundjata » (dans la version de Niane, « Sundiata », « Sunjata », « Son Jara », etc).
3. La thèse de Stephen Belcher, *Stability and Change: Praise-poetry and Narrative Traditions in the Epics of Mali*, puis son ouvrage de référence, *Epic Traditions of Africa*, marquent de ce point de vue un tournant.
4. Voir la récente étude et traduction—savante—coordonnée par Anne-Marie Blondeau et Anne Chayet de trois chapitres inédits de l'épopée composés aux alentours de 1900 par dBang chen nyi ma, et conservés sur un manuscrit bon-po du fonds Alexandra David-Néel du Musée Guimet (Blondeau-Chayet).
5. Citons par exemple *Les Jardins statuaires* (1982) du Français Jacques Abeille, ou *Always Coming Home* (1985) d'Ursula K. Le Guin, elle-même fille des anthropologues Alfred et Theodora Kroeber, spécialistes des Indiens d'Amérique.
6. Je me permets de renvoyer sur ce point à mon article « Canon silencieux, canons nombreux : la littérature kannada (Inde du Sud, IXe-XXIe siècles) ».

7. Pour les Occidentaux, mais peut-être encore plus pour les Africains eux-mêmes, voir niarela.net/interviews/soundjata-le-reveil-du-lion-le-jour-ou-la-parole-fut-liberee-de-dr-issiaka-diakite-kaba.

OUVRAGES CITÉS

- Bâ, Amadou Hampâté, et Lilyan Kesteloot. « Une épopée peule : Silamaka ». *L'Homme*, no. 8, 1968, pp. 5-36.
- Bates, Catherine, éditrice. *The Cambridge Companion to the Epic*. Cambridge UP, 2010.
- Belcher, Stephen. *Epic Traditions of Africa*. Indiana UP, 1999.
- . *Stability and Change: Praise-Poetry and Narrative Traditions in the Epics of Mali*. Diss., Brown U, 1985.
- 134** Bhabha, Homi K. *Nation and Narration*. Routledge, 1990.
- Blondeau, Anne-Marie, et Anne Chayet, éditeurs. *L'épopée tibétaine de Gesar. Manuscrit bon-po. Fonds Alexandra David-Néel du musée Guimet*. Éditions Findakly, 2014.
- Bulman, Stephen. « A School for Epic? The École William Ponty and the Evolution of the Sunjata Epic, 1913-c. 1960 ». *Epic Adventures: Heroic Narrative in the Oral Performance Traditions of Four Continents*, édité par Jan Jansen et Henk M.J. Maier, LIT Verlag, 2004, pp. 34-45.
- Casanova, Pascale. *La république mondiale des lettres*. Éditions du Seuil, 1999.
- Cissé, Youssouf Tata, et Wâ Kamissoko. *La grande geste du Mali. Des origines à la fondation de l'empire*. Karthala-ARSAN, 1988.
- . *Soundiata ou la gloire du Mali*. Karthala-ARSAN, 1991.
- Chauvancy, Raphaël. *Soundiata Keïta, le Lion du Manden*. L'Harmattan, 2015.
- Conrad, David C., et Djanka Tassej Condé. *Sunjata : A West African Epic of the Mande Peoples*. Hackett, 2004.
- David-Neel, Alexandra, et Lama [Albert Arthur] Yongden. *La Vie surhumaine de Guésar de Ling, le héros tibétain, racontée par les bardes de son pays (préface par Sylvain Lévi)*. Adyar, 1931.
- . *The Superhuman Life of Gesar of Ling, the Legendary Tibetan Hero, as Sung by the Bards of His Country, Preface by Sylvain Lévi, Rendered into English with the Collaboration of V. Sydney*. Rider and Co., Paternoster House, 1933.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Kafka. Pour une littérature mineure*. Éditions de Minuit, 1975.
- Derive, Jean. « Afrique subsaharienne », chap. « Littératures classiques extra-européennes ». *Histoire des traductions en langue française*, édité par Yves Chevrel

et Jean-Yves Masson, vol. XXe siècle édité par Bernard Banoun, Yves Chevrel et Isabelle Poulin, Verdier, 2019, pp. 508-517.

Derrida, Jacques. *Le Monolinguisme de l'autre*. Éditions Galilée, 1996.

Diabaté, Massa Makan. *L'Aigle et l'épervier ou la Geste de Soundjata*. Éditions Oswald, 1975.

---. *Le lion à l'arc*. Hatier, 1986.

Diakité-Kaba, Issiaka. *Sunjata, The Lion: The Day When The Spoken Word Was Set Free / Soundjata, le Lion : le jour où la parole fut libérée*. Outskirts P, 2010.

---. *Soundjata, le réveil du lion : le jour où la parole fut libérée*. Éditions Hakili, 2014.

“*The Epic of Gesar of Ling—Hardcover Book.*” Light of Berotsana Translation Group/ Berotsana Publications, www.berotsana.org/products/the-epic-of-gesar-of-ling-hardcover-book. Consulté le 18 mars 2022.

Francke, August Hermann. *A Lower Ladakhi Version of the Kesar Saga. Tibetan Text, English Abstracts of Contents, Notes and Vocabularies, and Appendices*. 1905. Asian Educational Services, 2000.

Garnier, Xavier. *Le roman swahili. La notion de littérature mineure à l'épreuve*. Karthala, 2006.

Gauthard, Nathalie. « L'Épopée tibétaine de Gesar de Ling. Adaptation, patrimonialisation et mondialisation ». *Cahiers d'ethnomusicologie*, vol. 24, 2011, pp. 173-189.

Gauvin, Lise. « Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur ». *Littératures mineures en langue majeure : Québec, Wallonie-Bruxelles*, édité par Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin, PUM-Peter Lang, 2003, pp. 19-40.

Hamayon, Roberte. « M. Helffer, *Les Chants dans l'épopée tibétaine de Ge-sar d'après le livre de la course de Cheval. Version chantée de Blo-bzan bstañ-'jin* ». *L'Homme*, vol. 19, no. 2, 1979, pp. 107-109.

Helffer, Mireille. *Les chants dans l'épopée tibétaine de Ge-sar d'après le livre de la Course de Cheval, version chantée par Blo-bzan bstañ-'jin*. Librairie Droz, 1977.

Hermanns, Matthias. *Das National-Epos der Tibeter Gling König Ge Sar*. Josef Habbel Verlag, 1965.

Innes, Gordon. *Sunjata: Three Mandinka Versions*. SOAS, 1974.

Jansen, Jan, Esger Duintjer, et Boubacar Tamboura. *L'épopée de Sunjara, d'après Lansine Diabate de Kela*. Research School CNWS, 1995.

Jansen, Jan. « The Sunjata Epic: The Ultimate Version ». *Research in African Literatures*, vol. 32, no. 1, 2001, pp. 14-46.

Johnson, John William. *The Epic of Sun-Jata according to Magan Sisoko*. Folklore Publications Group, 1979.

- . *The Epic of Son-Jara: A West African Tradition*. Indiana UP, 1986.
- Kafka, Franz. *Tagebücher, 1910-1923*. Fischer Taschenbuch Verlag, 1973.
- . *Œuvres complètes III*. Traduit par Marthe Robert, Claude David et Jean-Pierre Danès, Gallimard, 1984.
- Kamissoko, Wà. *L'Empire du Mali ; un récit de Wà Kamissoko de Krina ; enregistré, transcrit, traduit [du malinké] et annoté par Youssouf Tata Cissé*. Fondation SCOA pour la recherche scientifique en Afrique noire, 1975-1977.
- Kesteloot, Lilyan, et Bassirou Dieng. *Les épopées d'Afrique noire*. Karthala, 2009.
- Khair, Tabish. « Artist in Action: On the Lack of an Adequate Critical Vocabulary ». *The Routledge Companion to World Literature and World History* Routledge, édité par May Hawas, Routledge, 2018, pp. 31-41.
- Kornman, Robin, Sangye Khandro, et Lama Chonam. *The Epic of Gesar of Ling: Gesar's Magical Birth, Early Years, and Coronation as King*. Shambhala Publications, 2012-2015.
- Laye, Camara. *Le Maître de la parole. Kouma lafôlô kouma*. Plon, 1978.
- Le Blanc, Claudine. « Canon silencieux, canons nombreux : la littérature kannada (Inde du Sud, IXe-XXIe siècles) ». *Batailles autour du canon*, sous la direction de Guillaume Bridet, PU de Dijon, à paraître.
- . « Philologie de l'épopée orale en Inde : Deux siècles d'« inscriptions » ». *L'espace du sens. Approches de la philologie indienne*, édité par Silvia d'Intino et Sheldon Pollock, Collège de France, Publications de l'Institut de civilisation indienne, 2018, pp. 387-409.
- Liyang, Kuo. « In Memoriam : Rolf Alfred Stein (1911-1999) ». *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 11, *Nouvelles études de Dunhuang. Centenaire de l'École française d'Extrême-Orient*, École française d'Extrême-Orient, 1999, pp. 10-30.
- Niane, Djibril Tamsir. *Soundjata ou l'épopée mandingue*. Présence africaine, 1965.
- . *Sundiata : An Epic of Old Mali*. Traduit par G.D. Pickett, Longman, 1965.
- “Our Vision and Mission.” *Shambhala Publications*, www.shambhala.com/vision-mission. Consulté le 18 mars 2022.
- Paterno, Domenica R. « The True Lion King of Africa: Sundiata, King of Old Mali ». Présentation à la National Council of Teachers, Orlando, FL, novembre 1994.
- Penick, Douglas J. *Crossings on a Bridge of Light: The Songs and Deeds of Gesar, King of Ling, as He Travels to Shambhala Through the Realms of Life and Death*. Mill City P, 2009.
- . *Gesar de Ling. L'épopée du guerrier*. Traduit par Anny Le Cam, Trédaniel, 2008 ; réédition : *Gesar de Ling. L'épopée du guerrier de Shambhala*, Points Sagesse.
- . *The Warrior Song of King Gesar*. 1996. Wisdom Publications, 2003.

- Ramachandran, C.N., et Padma Sharma. *Strings and Cymbals: Selections from Kannada Oral Epics*. Prasaranga, Kannada U, 2007.
- Roerich, George N. « The Epic of King Kesar of Ling ». *Journal of the Royal Asiatic Society of Bengal*, vol. VIII, 1942, pp. 277-314.
- Santini, Sylvano. « La double étrangeté du *Petit Köchel*. De la 'petite littérature' à la 'littérature mineure' ». *Littératures mineures en langue majeure : Québec, Wallonie-Bruxelles*, édité par Jean-Pierre Bertrand et Lise Gauvin, PUM-Peter Lang, 2003, pp. 159-177.
- Schmidt, Isaac Jacob. *Podvigi ispolnennago zaslug geroja Bogdy Gesser Chana* (Die Thaten des Vertilgers der zehn Übel in den zehn Gegenden, des verdienstvollen Helden Bogda Gesser Chan: eine mongolische Heldensage: nach einem in Peking gedruckten Exemplare). St. Petersburg, 1836.
- . *Die Thaten Bogda Gesser Chan's, des Vertilgers der Wurzel der zehn Übel in den zehn Gegenden: eine ostasiatische Heldensage*. Gräff-Voss, 1839.
- Seydou, Christiane. *Silâmaka et Poullôri. Récit épique peul raconté par Tinguedji* (avec une carte et trois disques vinyles). Armand Colin, 1972.
- Shapiro, David. *Gesar of Ling: A Bardic Tale from the Snow Land of Tibet*. Balbo P, 2019.
- Skattum, Ingse. « La traduction en norvégien de Soundjata ou l'épopée mandingue ». *Parallèles*, vol. 28, no. 1, 2016, pp. 45-63.
- Stein, Rudolf Alfred. « Jardins en miniature d'Extrême-Orient, le Monde en petit ». *BEFEO*, XLII, pp. 1-104. Repris, corrigé et augmenté dans *Le Monde en petit : jardins en miniature et habitations dans la pensée religieuse d'Extrême-Orient*. Flammarion, 1942 [paru en 1943].
- . *L'épopée tibétaine de Gesar dans sa version lamaïque de Ling*. Annales du musée Guimet, Bibliothèque d'études, LXI, 1956.
- . *Recherches sur l'épopée et le barde au Tibet*. Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études chinoises, XIII, 1959.
- Suso, Bamba, Kanute Bana, et al. *Sunjata: Gambian Versions of the Mande Epic*. Penguin, 1999.
- Tarakeshwar, V.B. « Kannada Classical Texts in Translation Series ». *Rūpāntara*, édité par B.A. Viveka Rai, Ankita Pustaka, 2013, pp. 348-352.
- Tsaior, James Tar. « The Sundiata Epic and the Global Literary Imaginary ». *A Companion to World Literature*, édité par Ken Seigneurie et al., vol. 2, John Wiley & Sons Limited, 2020, pp. 1305-1315.
- Vieillard, Gilbert. « Récits peuls du Macina et du Kounari ». *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale Française*, no. XIV, 1931, pp. 146 sq.